

# Exploration de la Dana, par Cl. Denhardt : (suite et fin)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **3 (1881)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-131864>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

popo sont spécialement cités par les voyageurs, comme ne pouvant convenir à l'élevé du bétail par suite de la présence de la tsétsé. Des Griquas ayant voulu traverser la partie nord-ouest du Transvaal, perdirent successivement toutes leurs bêtes de somme, durent abandonner leurs wagons et revenir à pied. Il est toutefois peu probable que la mouche se trouve au sud du tropique du Capricorne. C'est du moins l'opinion de M. Vardon.

On s'est souvent demandé s'il y aurait un remède quelconque à la piqûre de la tsétsé. A cela tous les explorateurs et en particulier Livingstone répondent qu'ils n'en connaissent aucun. L'animal piqué est condamné. Y aurait-il alors des mesures préventives ? On pense que l'inoculation resterait sans effet, car des animaux légèrement piqués n'en meurent pas moins l'année suivante sous l'influence de piqûres plus nombreuses. Le capitaine Foot croit qu'une application de paraffine, faite de temps en temps, aurait pour effet d'éloigner cette mouche. Hildebrandt, de son côté, conseille l'emploi du pétrole (v. ci-dessus, p. 96). Peut-être y aurait-il des essais à faire dans ce sens. Quoi qu'il en soit, disons-le en terminant et en nous appuyant sur un grand nombre de voyageurs, la mouche tsétsé diminue et tend heureusement à disparaître. Il est un fait certain, c'est que le buffle sauvage, la gazelle, etc., étant chassés d'une contrée, la mouche est chassée elle-même. Dans le Zoulouland, à Livingstone et sur beaucoup d'autres points visités par Livingstone, la mouche, qui abondait autrefois, ne se rencontre plus aujourd'hui. Par suite de la multiplication des armes à feu et de la chasse acharnée que l'homme livre à tout gibier et surtout au buffle, on peut prévoir la disparition lente et graduelle de l'insecte terrible, et l'époque où, sur certains points aujourd'hui infestés de l'Afrique centrale, les colons pourront s'établir sans crainte.

## EXPLORATION DE LA DANA, PAR CL. DENHARDT <sup>1</sup>.

(Suite et fin.)

La plaine dans laquelle coulent l'Osi et la Dana, s'étend du Sabaki jusqu'à la Djouba, avec de petites ondulations entre les fleuves. Au bord de la mer, elle est bornée par des dunes et des collines argileuses, repo-

<sup>1</sup> Le nom de Kitoui, omis par inadvertance dans la carte de notre précédent livraison, doit être placé sur l'itinéraire de Mombas au Kénia, entre Kinoa et Ndiango.

sant sur des formations coralligènes. A l'intérieur elle s'élève peu à peu jusqu'à l'Oukambani, où elle forme un grand plateau surmonté de montagnes isolées, ramifications du Kénia, qui se prolongent jusqu'à Takaungou et à Mombas.

Le long de la Dana, l'élévation est insensible ; Massa n'est qu'à 300<sup>m</sup> au-dessus de la mer. Les sources de la rivière doivent, d'après Krapf et d'après les indigènes, se trouver dans le massif du Kénia. En amont de Haméjé, ses bords sont rocheux, son eau devient mugissante, et elle n'est plus navigable. Les Souahélis de ce district l'appellent Gourourouma (tonnerre). Elle sort du lac Taka Abajila, situé au cœur des montagnes, qui paraît fournir aussi des eaux aux lacs Lorian et Sambourou au N. et au lac Baringo à l'Ouest.

Près des rivières la plaine est couverte d'un gazon court et savoureux ; plus loin, d'herbes plus fortes et plus dures et de mimosas. Au bord des fleuves croissent les palétuviers, aussi loin que remonte la marée. Les habitants en emploient le bois pour la construction de leurs maisons et de leurs bateaux, et l'écorce pour préparer et teindre les cuirs. Au delà s'étendent des forêts de palmiers. Dans les districts de Ndoura et de Soubakini, la plupart des troncs sont desséchés, les Wapokomos ayant coupé la couronne des arbres pour en fabriquer une boisson spiritueuse qu'ils aiment beaucoup. L'*Adansonia digitata*, très abondant à la côte, devient rare à partir de Tjarra, et manque tout à fait au delà d'Engatana. De fortes lianes et des broussailles, en enlaçant les troncs énormes, forment un fourré épais où l'air et la lumière ont peine à pénétrer.

La plaine n'offre pas de plantes alimentaires ; ceux des habitants qui ne sont pas pasteurs doivent se vouer à l'agriculture. Chez les populations musulmanes de la côte, la culture des terres est réservée aux esclaves. Les gens de Kipini et de Kau considèrent le territoire de la Dana inférieure comme leur propriété, et les Wapokomos qui y sont établis comme leurs serviteurs. La principale culture est le riz. De Tjarra au district de Ndéra, s'étendent, des deux côtés de la Dana, d'immenses champs de riz, qui fournissent la plus grande partie de la quantité nécessaire à la consommation de l'Afrique orientale-équatoriale. En amont de Ndéra, jusqu'à Haméjé, les rives élevées du fleuve ne permettant plus cette culture, le doura et le maïs remplacent le riz ; on cultive aussi des fèves, différentes espèces de pois, des patates, du manioc, la canne à sucre, des bananes, des melons et du tabac. C'est dans les terrains salés du voisinage de la mer, que les cocotiers réussissent le mieux ; on en trouve jusqu'à Tjarra.

Comparée à celle d'autres pays tropicaux, la faune est pauvre en espèces et en beaux exemplaires ; les couleurs en sont peu voyantes, comme celles de la végétation. Les plaines herbeuses servent de lieu de pâture à des troupes de girafes, d'antilopes, de buffles et de zèbres. Les éléphants se rencontrent en grand nombre dans tout le bassin de la Dana jusqu'à la mer. Dans les rivières et dans les lacs vivent beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Les rhinocéros abondent dans les forêts de leurs bords, et les autruches dans les steppes. Les fauves, loups, léopards, hyènes, chiens sauvages et chacals, ne manquent pas non plus.

Outre les Arabes, les Souahélis, les Wanikas et quelques petites tribus établies à la côte, on distingue dans cette région cinq peuplades : les Somalis, les Wagallas, les Wapokomos, les Wabonis et les Wassanias. Depuis les voyages de Decken et de Brenner, les relations ethnographiques ont considérablement changé. Les Somalis sont devenus le peuple dominant. Après avoir passé la Djouba, ils se sont avancés jusqu'à la Dana et au Sabaki, mettant tout à feu et à sang, exterminant et refoulant devant eux les Wagallas, qui jadis s'étendaient du Sabaki à la Djouba. Depuis 1874, on peut considérer la Dana comme la limite entre les Wagallas et les Somalis ; encore ceux-ci font-ils paître leurs troupeaux jusqu'au Sabaki, et, quoique la lutte entre les deux peuples soit terminée pour le moment, les Somalis n'en capturent pas moins des Wagallas à toute occasion. Les Wapokomos ont peut-être plus encore à souffrir des Somalis dévastateurs, qui, à chaque instant les assaillent, tuent les hommes et emmènent comme esclaves des jeunes gens et des femmes. Actuellement les opprimés ne résistent plus ; indifférents, ils fuient tout au plus devant leurs oppresseurs, et changent de place, dans l'idée que Dieu a donné la victoire et la force aux Somalis, jusqu'à ce que les blancs viennent s'établir au milieu d'eux pour les délivrer. Aujourd'hui on chercherait en vain une tribu Galla sur la rive gauche de la Dana. En revanche on y rencontre les tribus Somalis des Wabérés, des Désargoutas, des Baraouas, des Elaïs, des Tounés, des Kalallas et des Waledjidos.

Les malheurs qui accablent les Wagallas les ont rendus pacifiques ; ils ne font plus souffrir de leurs vexations continuelles les Arabes et les Souahélis de la côte. Les gouverneurs arabes paient bien encore de temps à autre un tribut au sultan wagalla, mais aujourd'hui c'est plutôt un présent, dont l'usage cessera prochainement. Les Gallas dépendent déjà des mahométans de la côte, auxquels ils doivent de n'avoir pas été complètement exterminés par les Somalis. Tandis qu'autrefois ils avaient en

horreur tout autre mets que la chair et le sang de leurs bœufs et le lait de leurs vaches, et méprisaient les cultivateurs, à présent que les Somalis leur ont pris leur bétail, ils se sont faits bergers chez les habitants des côtes, ou s'engagent comme porteurs ou cultivateurs. Ils ont aussi établi des champs de riz et de doura sur les bords du Sabaki, pour se nourrir eux-mêmes et pour trafiquer.

Les Wabonis, les Wassanias et les Walangoulos vivent disséminés parmi les Wagallas, avant lesquels ils occupaient ces plaines et qui les ont asservis. Ils leur ressemblent pour le physique, la langue et les mœurs. On ne peut pas leur assigner un district spécial, la chasse dont ils vivent les obligeant à changer constamment de demeure. Il paraît cependant que les Wabonis habitent surtout la rive gauche de la Dana inférieure; les Wassanias entre la Dana et le Sabaki, et les Walangoulos entre celui-ci et le district de Teïta. Ils livrent le produit de leur chasse aux Wagallas dont ils sont en quelque sorte les vassaux, sans prendre cependant à l'égard de ces derniers la position humble et méprisée qu'ont prise les Wapokomos.

Ceux-ci ne ressemblent en rien aux Wagallas leurs maîtres, si ce n'est par le teint qui est brun. Ils diffèrent d'eux par la taille, la langue et les mœurs, et se rapprochent beaucoup plus sous ce rapport des Souahélis, des Wanikas, des Wakambas et des Wadchaggas. Ce sont aussi des émigrants. Leurs traditions font mention d'une grande migration de peuples, qui les a forcés de quitter leurs demeures situées sur une haute montagne neigeuse d'où descendent beaucoup de rivières; ils en suivirent une et atteignirent la Dana, sur les bords de laquelle ils s'établirent. Quelques-uns pensent qu'ils demeurèrent primitivement sur le Kénia; d'autres, sur le Kilimandjaro. A l'appui de cette dernière opinion on peut citer le fait qu'un district du Kilimandjaro s'appelle Pokomo. On ne peut indiquer l'époque de l'émigration des Wapokomos; en tous cas ils occupaient cette région avant les Wagallas et les Souahélis.

Les Wapokomos sont grands et bien constitués, beaucoup d'entre eux mesurent 2<sup>m</sup>; ils sont généralement plus forts de corps que les Wagallas qui sont très élancés. Quoiqu'ils aient les cheveux courts et frisés, ils n'appartiennent pas à la race nègre. Comme les autres peuplades voisines, ils ont des idées très confuses de la divinité. Leur nombre, de Tjarra à Massa peut s'élever à 15,000, outre cela on peut en compter, au delà de Massa, 10,000 vivant paisiblement au milieu des restes des Kokaoués, des Wabonis et des Wassanias. Jusqu'au district de Korkorro, ils cultivent avec soin la terre, et ne trafiquent ou ne chassent que d'une ma-

nière accessoire; dans le district de Korkorro, en revanche, ils se livrent davantage à la chasse et laissent à leurs femmes la culture des champs. Les seuls artisans que l'on trouve chez eux sont des constructeurs de canots. Ils achètent aux Souahélis et aux Wagallas tous leurs ustensiles et leurs ornements de métal. Les Wapokomos de la Dana inférieure jusqu'à Mounjouni sont considérés et traités comme des esclaves par les Arabes et les Souahélis. En amont de Mounjouni ils échappent à l'autorité des habitants de la côte, qui, à partir du district de Soubakini, ne sont plus que leurs inférieurs.

Laborieux et pacifiques, les Wapokomos sont encore éminemment sociables. Jamais leurs huttes ne sont isolées; elles forment toujours des villages, établis sans exception dans les forêts le long de la rivière, tout près de l'eau, avec un côté ouvert sur le fleuve; la plupart sont entourés, du côté de la forêt, d'une forte palissade de 3<sup>m</sup> à 4<sup>m</sup> de haut. Dans les localités où les attaques des Somalis sont les plus fréquentes, les villages sont toujours construits sur la rive droite de la Dana. Les champs des Wapokomos ne s'étendent qu'à quelques centaines de mètres de la rivière; aussi ne peut-on plus parler d'un pays habité par ce peuple comme le portaient les anciennes cartes. Ils désignent le pays qui s'étend le long de la Dana, du nom des deux grandes tribus Gallas qui l'occupaient autrefois, les Kokaoués sur la rive gauche, et les Bararettas sur la rive droite. Ce territoire se divise en districts dont chacun a un chef-lieu, avec un ancien qui est au-dessus de tous ceux des autres villages du district. Ces anciens n'ont pas de chef commun; l'administration est tout à fait patriarcale; les anciens sont toujours les hommes les plus âgés, distingués par leur caractère ou par leur fortune. Ils possèdent l'autorité, et toute la population leur obéit volontiers.

Les districts traversés par l'expédition sont, à partir de Tjarra, ceux de Kalindi, Ngao, Engatana, Muina, Ndéra, Gouano, Kinakombé, Ndoura, Soubakini, Malaloulou et Massa; au delà sont les districts de Boura, Touni, Kidori et Korkorro.

Les Wapokomos pratiquent la circoncision et se tatouent. Leur vêtement ne consiste qu'en une pièce d'étoffe, descendant des reins au genou. Ils portent autour du cou des chaînettes de fer ou de laiton, et des colliers de perles blanches, noires et rouges; aux poignets, à l'avant-bras, aux chevilles des pieds et aux oreilles, des anneaux de plomb ou de cuivre. Les femmes se parent de colliers de fils de cuivre, auxquels sont attachées des coquilles. Les Wapokomos sont très moraux. Si quelqu'un offense une femme, ne fût-ce que par des propos légers et moqueurs, il

est puni par les anciens d'une amende, qui consiste d'ordinaire en pièces de calicot. Comme chez presque tous les peuples de l'Afrique orientale, le mariage revêt la forme d'une vente. Le jeune homme doit donner au père de la jeune fille du calicot, du fil de cuivre, des perles, du riz, etc. La polygamie est plus restreinte que chez les mahométans, et la femme n'est pas considérée comme esclave, ainsi que cela se voit chez les musulmans et chez d'autres peuples de l'Afrique ; elle travaille avec son mari et partage ses joies et ses peines.

Les Wapokomos aiment la danse et le chant. Leurs armes sont l'arc et les flèches, la massue et la lance. Leurs aliments, le riz, le maïs, les pois, les fèves, les bananes, le manioc, les melons, les cocos, la chair de toute espèce d'animaux ; celle qu'ils estiment le plus est celle de l'hippopotame. Comme excitant, ils ont une boisson spiritueuse faite de miel et de jus de palmier. Hommes et femmes mâchent le tabac et le prisent, souvent dès leur plus tendre enfance.

La grande fertilité du sol, jointe à l'activité des Wapokomos, a donné lieu à un grand trafic sur la Dana et l'Osi. Les Wapokomos au service de la population musulmane de la côte en sont les intermédiaires, comme conducteurs des bateaux de transport. Les trafiquants remontent jusqu'à Haméjé, la dernière localité habitée par des Wapokomos. De là ils descendent avec leurs marchandises jusqu'à Kau, où elles sont embarquées pour Lamou, les ports de la côte, et Zanzibar. L'argent n'étant pas employé dans le pays, le commerce se fait tout entier par échange. Les articles d'exportation sont le riz, le tabac, les dents d'éléphants et d'hippopotames, les cornes de buffles et la graisse de poisson en quantité considérable ; outre cela, mais en quantité moins grande, du miel, de la cire, des peaux, de l'orseille, de la sparterie et de la poterie. Quant à l'importation, elle consiste en cotonnades, couteaux, bèches, haches, aiguilles, fil de cuivre ou de fer, perles et sel.

Les conditions sanitaires sont bonnes en général. Les maladies les plus fréquentes, la malaria et la dysenterie, sont d'ordinaire peu dangereuses, si ce n'est en cas d'épidémie.

Depuis des siècles, le territoire de la Dana a eu une importance capitale pour la côte orientale de l'Afrique et pour d'autres parties de l'Orient, comme pays producteur ; à moins de grands bouleversements, il la conservera sans doute. Aussi longtemps que les farouches Somalis, qui occupent le bassin de la Djouba, n'auront pas adopté des idées plus pacifiques, la Dana demeurera le fleuve le plus important pour l'exploration de cette partie de l'Afrique, et la sympathie de ses populations

envers les blancs les disposera favorablement pour les entreprises missionnaires ou scientifiques, qui y porteront la civilisation européenne.

### BIBLIOGRAPHIE <sup>1</sup>

ALGERIEN UND TUNESIEN, von *H. Kiepert*.  $\frac{1}{2000000}$ . — Parmi les cartes que les expéditions françaises en Tunisie et dans le Sud Oranais ont fait naître, celle-ci peut être comptée comme une des meilleures. Ainsi que le dit M. Kiepert, elle a été dressée, en ce qui concerne l'Algérie, d'après les cartes du dépôt de la guerre revisées jusqu'en 1867, complétées au moyen des cartes administratives et de chemins de fer de 1876 et 1880. Pour la Tunisie, M. Kiepert s'est servi des cartes de V. Guérin (1862) et de G. Wilmanns (1874). La carte va jusqu'à Ouargla et comprend, par conséquent, tout le bassin des Chotts, aussi bien en Algérie qu'en Tunisie. L'auteur a marqué par une teinte violette la partie des Chotts tunisiens au-dessous du niveau de la mer; il donne, en outre les délimitations actuellement existantes entre les territoires civils et les territoires militaires. Les deux teintes, qui ont dû être employées pour les indiquer, nuisent peut-être, dans une certaine mesure, au coup d'œil, en ce qui concerne le Petit Atlas. Le relief du Grand Atlas et des Hauts Plateaux est, au contraire, fort bien dessiné. Ajoutons que la carte contient toutes les lignes de chemins de fer (sauf celle de Saïda au Kreider), et qu'on peut y suivre les opérations militaires actuelles. Tous les noms indiqués dans les dernières dépêches venant du Sud Oranais s'y trouvent.

ALGERIA, TUNISIA E TRIPOLITANIA, di *Attilio Brunialti*. Milano (Fratelli Treves) 1881, in-18, 274 pages et carte, 3 fr. 50. — Si nous faisons abstraction du côté politique de ce volume, nous devons lui reconnaître un réel intérêt. Pour chacun des États mentionnés dans le titre, l'auteur a tenu compte des découvertes dues aux grands explorateurs modernes, allemands et français aussi bien qu'italiens. Son patriotisme ne lui fait point méconnaître les progrès réalisés en Algérie sous la domination française, depuis la conquête jusqu'à la guerre des Kroumirs, non plus que l'importance relative des deux projets, de la mer saharienne du capitaine Roudaire et du chemin de fer trans-saharien. Les ressources

<sup>1</sup> On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.